

Musée de la Vie romantique
Hôtel Scheffer-Renan

Ingres

Ombres permanentes

Belles feuilles du musée Ingres de Montauban

16 septembre 2008

4 janvier 2009



J.- A.- D. INGRES
(1780-1867)

Le Martyre de saint Symphorien,
1834

Le prêteur

Pierre noire sur papier
22,8 X 20,8 cm

© Musée Ingres, Montauban,
Cliché Roumagnac.

Commissariat

Catherine Lépront, écrivain

Florence Viguié-Dutheil, directrice du musée Ingres, Montauban
Conservatrice du Patrimoine

Daniel Marchesseau, directeur
conservateur général du Patrimoine

Contact presse

Musée de la Vie romantique
Hôtel Scheffer-Renan

tél. : 01 55 31 95 67 fax. : 01 48 74 28 42

16 rue Chaptal - 75009 Paris

Ouvert tous les jours, de 10h à 18h
sauf les lundis et jours fériés

<http://vie-romantique.paris.fr>

SOMMAIRE

1 Communiqué de presse
	<u>Extraits du Catalogue</u>
2 Carte Blanche à Catherine Lépront par Florence Viguiier-Dutheil
3 Ombres permanentes
4 Le Martyre de saint Symphorien
5 Extravagances
6 Pouvoir, art, savoir
7 Drapés par Catherine Lépront
8 Visuels disponibles pour la presse
10 Le musée de la Vie romantique
11 Informations pratiques
12 Activités culturelles
14 Le musée Ingres à Montauban
15 Renseignements pratiques
16 Publication



Communiqué de presse

Promenade unique dans les coulisses de la création du meilleur dessinateur de son temps, **Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867)**, cette exposition réunit une centaine de dessins préparatoires, choisis par Catherine Lépront dans les réserves du musée Ingres à Montauban.

Romancière, nouvelliste, essayiste, dramaturge, auteur d'une trentaine d'ouvrages, C. Lépront a tracé ici un cheminement très personnel, guidée par une fascination pour la gestuelle particulière du peintre, son goût pour les extravagances en exprimant sa profonde admiration en particulier pour les études du *Martyre de saint Symphorien* (Autun, Cathédrale saint Lazare, 1824).

« Des premières idées aux ultimes décisions, des compositions d'ensemble aux ultimes infimes détails inlassablement repris, il y a là toutes les étapes du processus de création d'une œuvre, mais aussi les traces que nous laisse Ingres du cheminement de sa pensée, de ses errances, de ses indécisions, devant les innombrables virtualités qu'offre la surface à peindre.

Plus l'idée se précise plus le dessin est épuré. Le corps semble perdre de sa matière, littéralement se désincarner pour qu'il n'en subsiste que son contour essentiel, sa forme stricte, comme si Ingres avait procédé par gommages successifs de données superflues. »

Dans ses élongations, ses disproportions, le peintre reflète l'inquiétude et la folie tourmentée des romantiques. Ingres en effet, n'hésite pas à bousculer les lois de l'anatomie et les règles de la perspective pour parvenir à une liberté et une modernité intemporelle.

« Enfance, maturité, vieillesse, ce sont tous les âges de la vie qui sont représentés, mais également toutes les émotions, toutes les humeurs du romantisme, et c'est bien d'une rêverie sur l'humanité qu'il s'agit, en même temps que d'une rêverie sur l'art – antique, classique, et, déjà, moderne. »

Catherine Lépront



Extraits du catalogue

Florence Viguiier-Dutheil

Directrice du Musée Ingres, Montauban

Carte blanche pour Catherine Lépront

Qu'attend-on d'un écrivain qui parle d'art ? Depuis Diderot et ses Salons, l'exercice ne cesse de fasciner les plus grandes plumes au point de constituer, au sein même de la littérature, un genre à part, distinct de la fiction, de la poésie ou encore de l'essai. Que ne peuvent donc dire, malgré, parfois, de très grandes qualités, les textes écrits par les historiens ou les critiques d'art ? Quel est cet espace mystérieux qu'arrivent à explorer et surtout à dire les auteurs et eux seuls ? Quels mots pour la peinture ? Pourquoi rajouter à ceux précis, efficaces et rigoureux du discours historiciste, les mots singuliers de la littérature ?

C'est sans doute l'attrait des territoires inconnus, lieux de transversalités improbables entre formes et langages qui conduit à l'invention sans limite, l'esprit libéré des cloisonnements et des hiérarchies habituelles. Cela a donné lieu à de sublimes visions où dans une même pulsion, une création se superpose à une autre. Qui ne se souvient du fabuleux « oreiller de chair fraîche » de Baudelaire à propos de Rubens ou encore du petit pan de mur jaune décrit par Proust résumant à lui seul la science de Vermeer. René Char, Michel Butor, plus récemment Pascal Quignard et tant d'autres ont à leur tour suivi ces sentiers avec bonheur.

Ingres mérite ces regards lui aussi et son art appelle le verbe. Charles Baudelaire et Théophile Gautier ont cédé les premiers à ses sirènes devant *La Grande Odalisque*, l'auteur des *Fleurs du mal* s'étonnant de « ce nombril qui s'égaré vers les côtes [ou de ce] sein qui pointe trop vers l'aisselle », le second chantant « l'élégance abandonnée dans ces longs membres qui filent comme des tiges de fleurs au courant de l'eau ».

Depuis, d'autres écrivains se sont penchés sur le maître de Montauban. Aujourd'hui, c'est au tour de Catherine Lépront, de nous éveiller à Ingres. Cette romancière, nouvelliste, essayiste et dramaturge, auteur d'une trentaine d'ouvrages dont un essai sur Caspar David Friedrich, a consacré l'an dernier un livre entier à sonder les mécanismes de la création artistique, qu'elle soit picturale, littéraire ou musicale à travers les exemples de Flaubert, Delacroix, Rembrandt, Mozart... Elle introduisait alors ce recueil intitulé « *Entre le silence et l'œuvre* » par ces mots : « [...] de toutes les activités humaines, c'est la création artistique, ses motifs et processus, et bien sûr l'œuvre qui en est le fruit, qui me semble toujours la plus bouleversante, la plus énigmatique. C'est elle ici que j'interroge. Je l'interroge par le biais de la littérature qui est le moyen de ma propre activité artistique, mais aussi celui dont je dispose pour entrer en intelligence avec les œuvres d'art, littéraires, musicales, picturales qui nous auront été léguées. »

Cette quête lui a ouvert les tiroirs du musée où son œil étonnant a su dénicher des merveilles et sa plume élégante mettre à jour la dramaturgie mise en place par le peintre, quitte à convoquer chez Ingres les fantômes d'Hiroshima. Que l'on se rassure cependant, le chemin est facile pour le lecteur. Il suffit de se laisser conduire par cette main vagabonde au fil des pages et des images.



Extraits du catalogue

Catherine Lépront
Ecrivain

Ombres permanentes

Jusque dans cette période inféconde, puis quand Ingres est de nouveau emporté par l'*enthousiasme* créateur décrit par les Romantiques allemands, on retrouve ces formes cernées, astructurées, exagérément élonguées ou distordues ou invertébrées, et tous ces détails *crocs-en-jambe* qui lui ont valu et lui vaudront encore d'être *dévoré à belles dents*. Hors l'option esthétique, d'ailleurs moins souvent délibérée que spontanée, à la fois irréfléchie et irrépressible, nul ne saura jamais de quel désir ou rêve enfoui, de quel plaisir ancien (ou de quelle peur archaïque ? de quel deuil ?) lui viennent ces sensations de mains et de corps féminins tout de voluptueuse mollesse (ou qui peut-être échappent à la prise, insaisissables ? dont il aurait nourri, poignante, une inconsolable nostalgie ?), et ces visions de femmes réduites à des lignes idéelles, mélodie pure, pur mouvement – qu'Ingres dessinateur étendra aux corps masculins, surtout dans son œuvre décorative.



J.- A.- D. INGRES
(1780-1867)

***Homme repoussant la foule
et spectateur du second plan***

[étude pour *Le Martyre de saint Symphorien*]

Mine de plomb sur papier

32,6 X 20,9 cm

© Musée Ingres, Montauban, Cliché Roumagnac.

John Hersey rapporte que, dix jours après l'explosion de la bombe dont Truman venait de révéler la nature, des savants japonais ont pénétré dans Hiroshima et rapidement situé l'exact point d'impact de la bombe, car, au plus près de celui-ci, dans un cercle concentrique, se distribuaient des ombres, dites *permanentes*, qu'avaient projetées puis moulées en une sorte de bas-relief la lumière violente et la chaleur formidable de la bombe : sur son toit, l'ombre permanente de la tour rectangulaire de la chambre de commerce, et ainsi sur le poste de guet, sur la tour d'une centrale électrique, sur les tombes de granit du temple de Gokoku, des ombres permanentes de détails d'architecture, d'une pompe à essence et, même, de silhouettes – lesquelles ont aussitôt engendré des descriptions où se sont savamment mêlés détails probables et improbables, fruits à égalité de l'observation scrupuleuse et de l'imagination débridée : sur un pont, un homme et sa charrette, à l'instant précis où il allait fouetter son cheval, ou, sur la façade de pierre d'une banque, un peintre, saisi à l'instant précis où il allait tremper son pinceau dans un pot de couleur...

Dans le contexte pacifique d'une histoire individuelle, nés de désir ou de plaisir, de crainte ancestrale ou d'un deuil qui auraient produit l'effet durable d'un choc, cette main de Thétis, ces cous démesurés, ces dos sans colonne des baigneuses, cette souplesse extravagante des corps linéaires et comme désincarnés sont devenus pour Ingres autant d'ombres permanentes hantant sa mémoire d'homme, imprégnant son œuvre de peintre.



Extraits du catalogue

Catherine Lépront
Ecrivain

Le Martyre de saint Symphorien

[...]

Plume ou crayon, ou pierre noire et estompe d'abord sur papier, ou sur plusieurs papiers collés quand au cours de son élaboration le dessin déborde du support initial, quand la pensée va plus loin, puis sur papier au carreau, parfois le dessin est fait ensuite sur calque au carreau, il est alors tout prêt pour être reporté sur la toile, par Ingres lui-même ou par un de ses collaborateurs ou un de ses élèves – il en a de plus en plus au fil des années.

Plus l'idée se précise, plus le dessin est épuré.

D'abord modelé à l'estompe jusque dans le plus infime détail des articulations et des ongles des orteils, le corps de Symphorien semble perdre ensuite de sa matière, littéralement se désincarner pour qu'il n'en subsiste que son contour essentiel. Et si le jeune martyr, dans sa version peinte, est de nouveau modelé comme sur les premières études, ce que nous voyons se détacher sur le papier à mesure qu'Ingres multiplie les études d'un même personnage, c'est la forme stricte, comme s'il avait procédé par gommages successifs de données superflues. La ligne pure, vers quoi de toute évidence il tend et qu'il recherche, de toute évidence également depuis sa jeunesse, et ainsi à mesure qu'il multiplie les œuvres et que les années passent, *il faut modeler rond, et sans détails intérieurs apparents*, professe-t-il. [n°1767 Inv. -731 ; n°1816 Inv. -772]



J.- A.- D. INGRES
(1780-1867)

Famille au chien

(avec reprise de l'enfant endormi)

[Etude pour *L'Âge d'Or*- 1843-1847]

10,3 X 14,6 cm

© Musée Ingres, Montauban,
Cliché Roumagnac.

La fameuse ligne ingresque.

Dans ses déformations ponctuelles et, surtout, en raison de la suprématie ainsi implicitement affirmée non seulement de la forme sur la couleur, mais surtout de l'esthétique sur l'anatomie, des impératifs de l'art sur la loi de la nature, du style sur l'imitation, qui bouleverse la hiérarchie classique de la peinture, sa ligne a déjà été contestée, moquée, violemment parfois, Ingres n'est pas sans savoir qu'elle le sera toujours. Pourtant mortifié, pourtant avide de reconnaissance et même de gloire, c'est-à-dire ordinairement susceptible et vaniteux, et par ailleurs peu porté au combat, le peintre n'y renonce pas.

Ingres est allé en ce sens aussi loin qu'il était possible en son temps de le faire ou, à lui-même, de l'oser, et ce sont Picasso, Puvis de Chavannes, Matisse, Modigliani et même Klimt qui confèrent aujourd'hui, anachroniquement, au cerne d'Ingres, et à ses déformations ou exagérations toute leur modernité. [...]



Extraits du catalogue

Catherine Lépront
Ecrivain

Extravagances

[...]

[...] [Augusta] la mère, elle, n'est d'emblée que forme plate, tendue à l'extrême, écartelée selon deux lignes de force contradictoires, l'une qui la ploie violemment vers la chute, l'autre, qu'Ingres cherche longtemps à mettre au point, qui l'arrache à cette chute vers le haut. Doublement propulsée, en hauteur et à l'extérieur, elle est encore doublement disproportionnée.

Les remparts sont eux-mêmes déjà trop bas, trop proches, mais après tout ne sont que décors de théâtre et même ouvertement, sinon volontairement, dénoncés comme tels, une pure fiction – et le voyage à Autun n'aura finalement été effectué que pour reproduire fidèlement des détails, les statues au-dessus la porte, la colonne, la couleur de la pierre, rien de plus.

Car, pour le reste, les remparts sont encore moins crédibles dans le *modello* de 1827 que dans le tableau d'Autun enfin achevé en 1834, dix ans après la commande de Monseigneur de Vichy : là, ils décrivent, en perpendiculaire de la porte, la moitié du cube scénographique cher à Piero della Francesca, et la moitié d'un espace intérieur alors que nous sommes en dehors de la ville ; ici du moins sont-ils dans le prolongement linéaire de la porte Saint-André, comme déroulés en toile de fond, selon un léger biais, ici du moins l'extérieur est-il probable. [...]

Mais Augusta, tout à la fois sur les remparts et hors des remparts, et chutant et s'élevant, elle, ne l'est pas. A la fois beaucoup trop grande par rapport aux remparts et plus proche du spectateur que les remparts, comme vigoureusement ramenée vers l'avant, c'est la première disproportion – une erreur d'échelle. Sa tête, fichée sur l'épaule, à l'aplomb du sein droit et non entre les omoplates, bien trop petite, on croirait même le haut d'un cadavre exquis, c'est la seconde disproportion.

En suspension entre dégringolade et ascension, sans pesanteur, elle défie les lois de l'équilibre. Précipitée sur le devant de la scène, et elle-même sans épaisseur, elle transgresse les règles de la perspective. Anatomiquement improbable, sous le crayon et la plume d'Ingres dessinateur – le meilleur de son temps (*M. Ingres dessine admirablement bien, et il dessine vite*, écrit Baudelaire qui ne l'a pourtant pas épargné), insoupçonnable de maladresse –, elle bouscule encore les canons académiques. Et tout cela, qui lui octroie un rôle de protagoniste dans la tragédie représentée et exacerbe sa véhémence et les tensions qui l'animent, lui confère quelque chose d'audacieusement extravagant.

Dans l'angle supérieur gauche du tableau, un grain de folie. [...]

Dès 1855, à l'âge de soixante-quinze ans, avec l'aide de Paul Balze et du paysagiste Desgoffes pour le fond, Ingres reprend *La Source*, laissée à l'état d'ébauche à Florence en 1820. La femme nue est une déclinaison de sa *Vénus Anadyomède* tout juste achevée, travaillée elle aussi pendant trente ans, elle aussi amplement déclinée, debout ou couchée, dans *L'Âge d'or* ou avec ses baigneuses, de plus en plus épurée, simple, fluide. [n° 854]



Extraits du catalogue

Catherine Lépront
Ecrivain

Pouvoir, art, savoir

[...]

Le préteur n'est plus assis, trônant, sur un siège, mais il le sera de nouveau, quand viendra l'heure pour le jeune Symphorien de mourir – un centurion porte à bout de bras, pour éviter qu'elle soit écrasée par la foule, la chaise curule sur laquelle il s'installera, et dont Ingres a trouvé le modèle sur une estampe. Pour l'instant, il trône, frontalement, sur sa monture, elle-même réduite sur l'étude à la pierre noire à un U renversé.

Il est dans la même posture que Jupiter, le dieu viril, sculptural et semblant inébranlable, auquel Thétis vient faire sa supplique adhésive, et qui oppose plus qu'il ne la présente sa face au spectateur – *d'une tristesse infinie*, disait Charles Blanc, *un'abissale melanconia*, dit Roberto Calasso, parce qu'il ne peut pas céder aux charmes de Thétis, à moins de renoncer à ses prérogatives divines (c'est une alternative analogue que Wagner posera un peu plus tard dans la *Tétralogie* : l'or du Rhin ou l'amour), mais, à d'autres, Jupiter peut paraître un peu abruti. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas une représentation flatteuse du pouvoir formidable d'un dieu. [n°26]

Sur le même modèle antique, à la même période de la vie d'Ingres (le tableau est exécuté pour le Salon de 1806, après la victoire de Iéna sur la Prusse, et ne remporte pas davantage de succès), *Napoléon trônant* trône avec la même impressionnante frontalité, et dans des dimensions pareillement monumentales, comme sur la partie supérieure du sceptre de Charlemagne, et le portrait respecte cette stricte symétrie qui défie le pouvoir impérial. Ingres n'en dessine pas d'étude, son Jupiter a précédé Napoléon. Celui-ci n'est pas plus animé et, lui, est glacial et violent. *Le relief est indigne de la majesté de l'homme*, prétendait Ingres. Soit. Ce n'est plus seulement un homme. L'image de ce dieu vivant, aussi pétrifié que Jupiter, est cette fois presque terrifiante.



Extraits du catalogue

Catherine Lépront
Ecrivain

Drapés

[...] Chez Ingres, ce sont plutôt les corps qu'il cerne et aplanit dès sa jeunesse que l'on pourrait imaginer éviscérés et vides. Tandis que la mode est aux fragments anatomiques et aux têtes de suppliciés de Géricault, aux planches anatomiques destinées aux étudiants en médecine et aux élèves de l'Académie des Beaux-Arts, et qu'aux séances de dissection se bouscule une foule pour moitié faite de curieux, en quête de frissons délicieux, souvent du beau monde qui vient s'encanailler, il a, lui, cette *science en horreur, une science affreuse à laquelle je ne puis penser sans dégoût*.

[...] Il procède à l'inverse de Zurbarán : d'abord le corps, sa forme, c'est lui qui occupe l'étoffe accessoire. Chez lui, sous les drapés sont les nus, et si, pour les vêtir, il découpe ceux-ci fragment par fragment et demande pose sur pose à ses modèles, après avoir résolu la question du drame et celle de la proportion et du rythme des lignes, c'est au déploiement du tissu qu'il songe. Pliure, courbe et mouvement du corps sont lieux des accidents des plis, cassures, tombés, glissements, flux et reflux, chutes, parfois Ingres dessine l'habit sur la silhouette nue qu'on voit encore par transparence. [...]

La raideur de ses drapés a fait échouer Ingres une première fois au Prix de Rome. C'est avec eux, sans doute, qu'on mesure le mieux ses *progrès* de dessinateur – les meilleures études effectuées dans l'atelier de David, jusqu'en 1804, sont encore sommaires. Très vite, pour l'accessoire aussi, il atteint à la perfection. Pierre noire et blanc sur papier bleu, une contre-épreuve du voile de la Vierge pour *Le Vœu de Louis XIII* est un miracle d'apesanteur, c'est comme si le tissu avait traversé le papier et qu'un souffle le soulevait, si léger, abstrait. [n° 456]

En 1856, parvenu à une telle maîtrise de cet art du drapé qu'il va jusqu'à conférer à ses étoffes dessinées une qualité tactile, et du relief, et du mouvement, en même temps qu'au besoin un caractère aérien, il écrase pourtant la robe de *Madame Moitessier assise* pour ne la déployer presque plus qu'en deux dimensions – de la taille au bord cadre inférieur, près de toute la largeur et plus du tiers de la hauteur –, et l'on dirait qu'il y a deux tableaux : en haut un portrait savant, avec la claire carnation des épaules, de la gorge et des bras, et dans la profondeur du miroir, le profil perdu, les épaules et le haut du corsage, la nuque douce, citation de ses baigneuses de dos, qu'il aura prêtée aussi à la Comtesse d'Haussonville ou à Mme de Sennones [n°2726 Inv. -320 ; n°2669 Inv. -263], et qui rappelle les multiples *Intérieur* (chambre à coucher, salle à manger, près du piano ou au piano) de Hammershoï, où il représente sa femme Ida Ilsted de dos, debout ou assise, la nuque bénéficiant toujours d'un éclairage électif ; en bas, une importante tache florale, purement, ostensiblement décorative. On dirait qu'Ingres, ou plutôt désormais *monsieur* Ingres, affirme là, avec une autorité aussi sereine que l'est le visage de Mme Moitessier, que tout inféodé à la commande que soit encore en son temps le travail du peintre, il demeure une œuvre d'artiste.

Aussi le portait est-il à la fois ressemblant et dramatisé avec la mise en scène du miroir – portait d'un peintre de *métier*, et de ce peintre-ci, pas d'un autre, car la posture de Mme Moitessier a, certes, très souvent été citée, mais, n'était la signature, la main que la femme porte à son visage sans toutefois l'y appuyer, index sur la tempe, doigts semblant flotter sans plus de résistance qu'une algue dans quelque courant aquatique, suffirait à elle seule à identifier Ingres : c'est, fleur marine fantasmagique, la main de Thétis, revenant depuis sa jeunesse projeter sur l'œuvre son ombre permanente. [...]

Visuels disponibles dans le cadre de la promotion de l'exposition

**Merci de bien vouloir indiquer les mentions obligatoires. Lire l'avertissement.
Et de retourner un justificatif de parution.**

Musée de la Vie romantique 16 rue Chaptal – 75009 Paris



1 /

J. - A. - D. INGRES (1780-1867)

Le Martyre de saint Symphorien, 1834

Le préteur

(à mi-corps, avec reprise du bras droit)

Pierre noire sur papier

22,8 X 20,8 cm

Legs Ingres, 1867

© Musée Ingres, Montauban, Cliché Roumagnac.



2 /

J. - A. - D. INGRES (1780-1867)

Le Martyre de saint Symphorien

d'après le *modello* de 1827

La mère (nue, avec quatre bras gauches)

Mine de plomb et pierre noire

36,6 x 25 cm

Legs Ingres, 1867

© Musée Ingres, Montauban, Cliché Roumagnac.



3 /

J. - A. - D. INGRES (1780-1867)

Le Bain turc, 1861-1862

Baigneuse

Mine de plomb sur calque

23,6 X 10,4 cm

Legs Ingres, 1867

© Musée Ingres, Montauban, Cliché Roumagnac.



4 /

Luigi CALAMATTA (1801-1869)

D'après l'**Autoportrait d'Ingres**, 1835, Louvre

Gravure au burin, 1839

52,3 X 43 cm

© Musée de la Vie romantique – Roger-Viollet.

--- Avertissement ---

Les visuels transmis sont soumis aux dispositions du Code de Propriété Intellectuelle. La transmission de visuels ne constitue d'aucune façon une cession des droits d'exploitation. L'éditeur du contenu est seul responsable de l'utilisation faite par lui desdits visuels, et de l'appréciation des nouvelles dispositions introduites par la loi du 1er août 2006 modifiant l'article L 122-5 / 9^{du} CPI, qui stipule notamment que l'auteur ne peut interdire "la reproduction ou la représentation, intégrale ou partielle, d'une oeuvre d'art graphique, plastique ou architecturale, par voie de presse écrite, audiovisuelle ou en ligne, dans un but exclusif d'information immédiate et en relation directe avec cette dernière, sous réserve d'indiquer clairement le nom de l'auteur".

Visuels disponibles dans le cadre de la promotion de l'exposition

**Merci de bien vouloir indiquer les mentions obligatoires. Lire l'avertissement.
Et de retourner une copie de votre parution.**

Musée de la Vie romantique 16 rue Chaptal – 75009 Paris



5 /

J. - A. - D. INGRES (1780-1867)

Apothéose d'Homère, 1827

Odyssée nue se retournant,
avec reprise du bras droit

Pierre noire sur papier beige
26,2 x 32 cm

Legs Ingres, 1867

© Musée Ingres, Montauban, Cliché Roumagnac.



6 /

J. - A. - D. INGRES (1780-1867)

Jésus remettant les clefs à saint Pierre, 1818-1820

Draperie

Pierre noire, estompe
et lavis d'encre de Chine sur papier

50 x 23,5 cm

Legs Ingres, 1867

© Musée Ingres, Montauban, Cliché Roumagnac.



7 /

J. - A. - D. INGRES (1780-1867)

Le Vœu de Louis XIII, 1823-1824

Anges (nus)

Pierre noire sur papier

51,6 x 37,1 cm

Legs Ingres, 1867

© Musée Ingres, Montauban, Cliché Roumagnac.



8 /

J. - A. - D. INGRES (1780-1867)

Le Martyre de saint Symphorien

d'après le *modello* de 1827

Femme nue (courant vers la gauche)

Pierre noire sur papier

52,3 x 40,5 cm

Legs Ingres, 1867

© Musée Ingres, Montauban, Cliché Roumagnac.

--- Avertissement ---

Les visuels transmis sont soumis aux dispositions du Code de Propriété Intellectuelle. La transmission de visuels ne constitue d'aucune façon une cession des droits d'exploitation. L'éditeur du contenu est seul responsable de l'utilisation faite par lui desdits visuels, et de l'appréciation des nouvelles dispositions introduites par la loi du 1er août 2006 modifiant l'article L. 122-5 / 9^{du} CPI, qui stipule notamment que l'auteur ne peut interdire "la reproduction ou la représentation, intégrale ou partielle, d'une oeuvre d'art graphique, plastique ou architecturale, par voie de presse écrite, audiovisuelle ou en ligne, dans un but exclusif d'information immédiate et en relation directe avec cette dernière, sous réserve d'indiquer clairement le nom de l'auteur".



Musée de la Vie romantique

Hôtel Scheffer-Renan

Au cœur du quartier de la Nouvelle Athènes, l'hôtel Scheffer-Renan sis au n°16 de la rue Chaptal, dans le IX^{ème} arrondissement, abrite depuis 1987 le musée de la Vie romantique de la Ville de Paris.

Une allée discrète bordée d'arbres centenaires conduit à un charmant pavillon à l'italienne devant une cour pavée et un délicieux jardin de roses et de lilas. Le peintre et sculpteur Ary Scheffer (1795-1858), artiste d'origine hollandaise y vécut de 1830 à sa mort. Il y avait fait construire deux ateliers orientés au nord, de part et d'autre de la cour, l'un pour travailler et enseigner, l'autre pour vivre et recevoir. Le Tout-Paris intellectuel et artistique de la Monarchie de Juillet fréquenta ainsi « la maison Chaptal » : Delacroix, George Sand et Chopin - fidèles habitants du quartier - Liszt, Rossini, Tourgueniev, Dickens ...

Pieusement conservé par sa fille Cornelia Scheffer - Marjolin, puis par sa petite nièce Noémi, fille du philosophe Ernest Renan, ce lieu d'exception fut pendant cent cinquante ans le foyer d'une famille entièrement vouée aux arts et aux lettres ; la ville de Paris en devint le dépositaire en 1983. Elle est devenue pleinement propriétaire le 1^{er} janvier 2007.

L'orientation muséographique a permis de reconstituer, avec le concours du décorateur Jacques Garcia, un cadre historique harmonieux pour évoquer l'époque romantique :

Au rez-de-chaussée, les *memorabilia* de la femme de lettres George Sand : portraits, meubles et bijoux des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles - légués au musée Carnavalet par sa petite-fille Aurore Lauth-Sand - .

Au premier étage, les toiles du peintre Ary Scheffer entourées d'œuvres de ses contemporains. Le charme évocateur du musée tient aussi à la reconstitution de l'atelier-salon, avec la bibliothèque enrichie par quatre générations : Scheffer, Renan, Psichari et Siohan.

L'atelier de travail du peintre, récemment rénové avec la complicité de François-Joseph Graf, permet d'élargir le concept romantique à une sensibilité contemporaine, avec des expositions qui alternent des thèmes patrimoniaux et de modernité.



Informations pratiques

Musée de la Vie romantique Hôtel Scheffer-Renan

16 rue Chaptal - 75009 Paris
tél. : 01 55 31 95 67
fax. : 01 48 74 28 42

**Ouvert tous les jours, de 10h à 18h,
sauf les lundis et jours fériés**

Accès : métro Saint-Georges, Pigalle, Blanche, Liège
bus 67, 68, 74

Site internet : <http://vie-romantique.paris.fr>
Dossier de presse en ligne

Tarifs d'entrées

Exposition :
Plein tarif : 7 €
Tarif réduit : 5,50 €
Tarif jeune : 3,50 €

Collections permanentes gratuites

Direction du musée

Daniel Marchesseau
Conservateur général du Patrimoine

Catherine de Bourgoing
Adjointe au directeur

Exposition

Ingres – Ombres permanentes
16 septembre 2008 / 4 janvier 2009

Vernissage lundi 15 septembre 2008

Presse : 11h00 à 13h00

Inauguration : 14h00 à 20h30



Activités culturelles

Renseignements et inscriptions sur demande,
au musée Tél. : 01 55 31 95 67 Fax. : 01 48 74 28 42

Visite-conférence *exposition en cours*

Individuels

Le jeudi à 10h30 18, 25 septembre 9, 23 octobre

Le jeudi à 14h30 2, 16 octobre 13, 20, 27 novembre 4, 11, 18 décembre

Durée 1h30 / Tarif 4,50 € / 3,80 € (tarif réduit)
en sus du prix d'entrée (5,50€ / tarif réduit)

Groupes

Inscription sur réservation

Durée 1h30

Plein tarif (adultes)	91,00 €
Tarif réduit (+ de 60 ans)	68,50 €
Tarif jeune (groupe de 18 à 26 ans)	45,00 €
(scolaires, handicapés / moins de 18 ans, centres de Loisirs)	30,00 €

Promenade *La Nouvelle Athènes*

Balade en compagnie d'une conférencière du musée de la Vie romantique, sur les traces de George Sand, Pauline Viardot, Mademoiselle Mars, mais aussi Victor Hugo, Chopin, Liszt, Delacroix, Géricault, Balzac, Maupassant... dans le quartier de charme de la Nouvelle Athènes.

Cette promenade donne un aperçu vivant sur l'architecture, les salons littéraires et musicaux et la vie artistique de ce nouveau quartier bâti à partir de 1830.

Individuels

Le jeudi à 14h30 11, 18, 25 septembre 9, 23 octobre

Durée 1h30 / Tarif 7,50 € / 6 €

Groupes, scolaires

Inscription sur réservation

Durée 1h30

Plein tarif (adultes)	106 €
Tarif réduit (+ de 60 ans)	83,50 €
Tarif jeune (groupe de 18 à 26 ans)	53 €
(scolaires, handicapés / moins de 18 ans, centres de Loisirs)	38 €



Activités culturelles

Renseignements et inscriptions sur demande,
au musée Tél. : 01 55 31 95 67 Fax. : 01 48 74 28 42

Une journée : un musée, un quartier

- Découverte des collections du musée ou de l'exposition en cours à **10h30**
- Promenade dans le quartier de *La Nouvelle Athènes*, le même jour à **14h30**

Individuels

Le jeudi 18, 25 septembre 9, 23 octobre

Forfait : deux séances dans la même journée : 9,80 €
en sus du billet d'entrée : 5,50 € (tarif réduit)

Groupes, scolaires **sur réservation**

Ateliers Contes merveilleux

Pour les enfants / 5 à 10 ans

George Sand avait toujours une histoire à raconter...

Riquet, Poucet, Le Chat Botté, Cendrillon... étaient ses invités.

Venez les retrouver dans le jardin d'hiver du musée.

Pour les enfants / 6 à 10 ans

Des Bêtes, pas si bêtes !

Les voici au musée... échappées de la forêt et des mares au diable !

Rires, étonnements... frissons au rendez-vous.

Individuels

Le mercredi à 14h 10, 17, 24 septembre 1^{er}, 8, 15, 22 octobre
12, 19, 26 novembre 3, 10, 17 décembre

Durée 1h

Tarif 3,80 € - la séance

Gratuité pour l'adulte accompagnateur

Groupes scolaires, Centres de loisirs **sur réservation**

Thé dans le jardin

Après la visite, profitez d'un temps de repos sous les ombrages des arbres du jardin... Le salon de thé, ouvert dans la serre, à la belle saison, **du mardi au dimanche, de 11h30 à 17h30**, propose un choix de collations.



Le Musée Ingres à Montauban

Le musée Ingres occupe l'ancien palais épiscopal, bâtiment du XVII^e siècle devenu l'Hôtel de ville de Montauban après la Révolution Française. Un embryon de musée y avait été installé en 1843, à partir du don de la collection du baron Vialètes de Mortarieu, ancien maire de la ville, qui désirait procurer ainsi des modèles aux élèves de l'école municipale de dessin.

En 1851, le peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres, né à Montauban en 1780, offrit un certain nombre de peintures anciennes et de vases antiques provenant de sa collection privée. Puis, à sa mort, survenue en 1867, il légua à sa ville natale plus de quatre mille dessins, une vingtaine de ses tableaux, de nombreux objets personnels (dont le fameux violon), ainsi que plusieurs dizaines de cartons contenant gravures, dessins et photographies anciennes, calques, copies d'élèves et études diverses. C'est à la suite de ce legs que la municipalité décida de créer le musée Ingres qui occupe, depuis 1905, la totalité du bâtiment.

Aujourd'hui, six salles du premier étage sont consacrées à l'œuvre d'Ingres et à son époque. On y trouve de grandes compositions révélant l'influence de l'Antiquité et de Raphaël sur son art, mais aussi des œuvres de jeunesse, réalisées dans l'atelier de David ou à l'Académie de France à Rome, dont il fut pensionnaire. Quelques études peintes et, bien sûr, de célèbres portraits comme *Mme Gonse*, complètent l'évocation de la longue carrière de l'artiste. Les dessins, pour leur part, sont présentés par roulement dans deux salles, non loin du violon et de ses collections d'antiques.

Le second étage est consacré aux peintures des XIV^e, XV^e et XVI^e s. des écoles italiennes et du nord (Daddi, Masolino, Van Eyck, Spranger), puis des écoles françaises et étrangères du XVII^e siècle (Lesueur, Bourdon, Mignard, Jordaens, Van Dyck et Cuyp). Enfin, une section est consacrée à l'art du XVIII^e siècle, de Boucher à David.

Les salles du rez-de-chaussée rendent hommage à Armand Cambon, peintre, ami et élève d'Ingres, et surtout à l'autre montalbanais célèbre, le sculpteur Emile-Antoine Bourdelle, représenté par des marbres, bronzes, plâtres, par des maquettes et œuvres achevées, de toute sa carrière, ainsi que par un bel ensemble d'œuvres graphiques montrées temporairement.

Par ailleurs, au premier sous-sol, les œuvres des artistes de l'Ecole de Montauban: Marcel-Lenoir, Andrieu, Cadène ou Desnoyer introduisent les contemporains de la deuxième moitié du XX^e siècle, parmi lesquels brillent particulièrement Héliou, Debré, Zao Wou-Ki ou Vieira da Silva.

Enfin, les salles basses du musée, vestiges de la place forte du XIV^e siècle, abritent d'importantes collections archéologiques, de céramique, liées à l'histoire locale depuis l'époque gallo-romaine.

Très récemment, le réaménagement de la chapelle de l'ancien palais épiscopal a permis de déployer les grands formats de la collection de peinture du XIX^e siècle, autour de quelques peintures de Salon réalisées, pour la plupart, par des élèves d'Ingres, comme l'impressionnant *Prométhée sur son rocher* de Paul Jourdy.



Musée Ingres

Renseignements pratiques

Musée INGRES

19 rue de l'Hôtel de Ville
82000 Montauban

Tél. : 05 63 22 12 91

Fax. : 05 63 92 16 99

museeingres@ville-montauban.fr

**Ouvert tous les jours, de 10h à 12h et de 14h à 18h
sauf le lundi et dimanche matin**

**Dès le 1^{er} avril : ouvert tous les jours de 10h à 12h et de 14h à 18h
sauf le lundi**

Accès

Parking, sur les berges du Tarn, au pied du musée

Tarifs d'entrées

Exposition et collections permanentes

Plein tarif : 4 €

Tarif réduit : 2 €

Gratuité : pour les moins de 18 ans

pour les étudiants sur présentation de leur carte
le premier dimanche de chaque mois

Direction du musée

Florence Viguiier-Dutheil

Conservatrice du Patrimoine

Réservations groupes et visites-conférences

Tél. : 05 63 66 04 49 / 05 63 63 60 60

Fax. : 05 63 22 19 20



Publication

**Cette manifestation est accompagnée d'un catalogue de référence,
(Co-édition Le Passage, Musée Ingres, Paris-Musées).**

Le musée Ingres et la ville de Montauban ont invité l'écrivain Catherine Lépront pour une « Carte blanche » du 21 mars au 29 juin 2008, deuxième édition de la série initiée en 2006 avec Adrien Goetz, l'historien d'art.

A partir de l'ensemble foisonnant de dessins d'Ingres du fonds de Montauban, l'auteur propose un choix personnel et sensible, commenté dans une publication, appelée à former une collection de regards singuliers sur Ingres.

Catherine Lépront

Prix Goncourt de la nouvelle en 1992, grâce à *Trois gardiennes*
Auteur de courts récits, d'essais et de romans.

Parution : mars 2008

Edition reliée pour le musée de la Vie romantique

Prix : 30 €

160 pages, 100 illustrations couleurs

Distribution UD – Union Distribution

En vente au comptoir de vente du musée